VALENZUELA BISMARCK Pilar y Agustina VALERA ROJAS,
Koshi Shinanya Ainbo : el testimonio de una mujer shipiba, Universidad Nacional Mayor de San Marcos
/ Fondo Editorial de la Facultad de Ciencias
Sociales, Lima, 2005, 247 p.

Pierre Déléage

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/3231>

DOI : 10.4000/jsa.3231

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Pierre Déléage, « VALENZUELA BISMARCK Pilar y Agustina VALERA ROJAS, *Koshi Shinanya Ainbo : el testimonio de una mujer shipiba*, Universidad Nacional Mayor de San Marcos / Fondo Editorial de la Facultad de Ciencias Sociales, Lima, 2005, 247 p. », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 92-1 et 2 | 2006, mis en ligne le 06 avril 2007, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/3231> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.3231>

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

VALENZUELA BISMARCK Pilar y Agustina
VALERA ROJAS, *Koshi Shinanya Ainbo : el
testimonio de una mujer shipiba*,
Universidad Nacional Mayor de San
Marcos / Fondo Editorial de la
Facultad de Ciencias Sociales, Lima,
2005, 247 p.

Pierre Déléage

- 1 Le livre *Koshi Shinanya Ainbo* est le fruit de la collaboration d'une femme Shipibo, Agustina Valera Rojas, et d'une linguiste, Pilar Valenzuela Bismarck. Les Shipibo, qui vivent sur les rives du fleuve Ucayali, en Amazonie péruvienne, parlent une langue de la famille pano. Ils sont aujourd'hui bien connus pour leur artisanat et, en particulier, pour la beauté et la complexité des motifs géométriques dont ils ornent leur production.
- 2 Comme le remarque Philippe Erikson dans son prologue, il s'agit là d'une œuvre dialogique, résultat des intentions plus ou moins hétérogènes de ses deux auteurs. Pilar Valenzuela Bismarck, une des meilleures spécialistes des langues pano, docteur de l'Université d'Oregon, « souhaitait contribuer à une meilleure connaissance de la femme indigène d'Amazonie en général et de la femme shipibo en particulier » ; elle était de ce fait « convaincue que la meilleure manière d'atteindre cet objectif est de laisser entendre la voix des protagonistes eux-mêmes, de manière directe » (p. 29). Ce sont là les deux grandes qualités globales de l'ouvrage : offrir une perspective féminine sur la société shipibo et restreindre l'intervention du linguiste au choix de certains sujets abordés et au travail de transcription, de traduction et d'édition du texte. Le résultat est l'un des livres les plus riches de toute l'ethnologie des basses terres amazoniennes.

- 3 Le texte, présenté donc en version bilingue, shipibo et espagnol, se définit lui-même comme le « témoignage d'une femme shipibo ». C'est dire que l'on pourra y lire à la fois une « auto-biographie » et une « auto-ethnographie ». En effet, Agustina Valera Rojas ne se contente pas de raconter divers épisodes de sa vie et de celle de ses proches ; elle décrit également, quelquefois avec force détails, de nombreuses « *costumbres* » de son peuple. C'est là son intention : faire en sorte que ces coutumes puissent être transmises, ne serait-ce que par le biais de ce livre, aux jeunes générations shipibo.
- 4 L'aspect autobiographique du livre est fragmentaire : même si l'ensemble du témoignage repose sur l'expérience propre de la narratrice, assez rares finalement sont les récits que celle-ci fait de sa propre vie. On découvrira ainsi son apprentissage des techniques de fabrication de l'artisanat féminin, les péripéties de son mariage, ses voyages à Lima ou en France, ou encore son expérience de « *mujer dirigente* ». C'est là un témoignage rarissime, dans une région où le genre autobiographique n'a jamais vraiment intéressé les ethnologues.
- 5 Toutefois, la majeure partie de ce livre est consacrée à la description des particularités de la société shipibo, à partir d'une perspective féminine. Le même thème est souvent abordé plusieurs fois, ce qui offre au lecteur la possibilité de repérer d'intéressantes variations. On aura donc plusieurs descriptions du rituel *Ani Sheati* ; l'art des plantes *piri-piri* ou le chamanisme seront, eux aussi, traités à diverses reprises. D'une manière générale, Agustina Valera Rojas aime multiplier les exemples : elle décrit ainsi divers mariages, des adultères, diverses rencontres avec des étrangers. La généralité du propos est donc toujours relativisée par la multiplication des exemples hétérogènes – procédé que l'on aimerait retrouver dans bien des monographies d'ethnologues patentés.
- 6 Par ailleurs, cette auto-ethnologie se caractérise par une constante réflexivité. La narratrice précise toujours ce qui est traditionnel et ce qui ne l'est pas, dans quelle mesure telle pratique était généralisée ou non, pourquoi certains aspects de la société shipibo disparaissent tandis que d'autres se maintiennent. Et cette réflexivité est très souvent accompagnée de tentatives d'évaluation essayant de départager ce qui, dans la culture shipibo, doit être conservé de ce qu'il vaut mieux abandonner. C'est donc à toute une réflexion sur ce que sont des traditions et sur ce qu'est une culture que se livre Agustina Valera Rojas.
- 7 Pour les ethnologues, le livre est d'une immense richesse. Je me contenterai donc d'en souligner certains aspects qui m'ont semblé particulièrement intéressants ; j'assume donc la partialité de ce point de vue. Le premier réside dans les descriptions du rituel *Ani Sheati* qui ouvrent le livre. C'est la première fois que l'on dispose de tels détails sur ce rituel mal connu. Il s'agit d'une grande fête organisée à l'occasion de la puberté de plusieurs jeunes filles. Certains traits sont assez classiques, dans un contexte amazonien : le rôle du responsable de la cérémonie (son « maître », *ibo*), l'érection d'une grande maison collective, la confection des parures corporelles, la préparation de la boisson alcoolisée (à base de canne à sucre), ou les danses et les chants. D'autres le sont moins : le sacrifice, autour d'une croix (*koro*) couverte de motifs graphiques, de divers animaux « *criados* » (tels que le tapir, le pécari, le singe-araignée ou le cerf), les luttes rituelles, aussi bien masculines que féminines, ou encore l'ablation du clitoris des jeunes filles, mise sur le même plan que la coupe rituelle de leurs cheveux.
- 8 Autre point remarquable : les réflexions d'Agustina Valera Rojas sur le graphisme shipibo. Ainsi, selon un mythe bien connu, c'est une « femme Inca » qui a transmis aux Shipibo la technique des dessins – mais « cette Inca ne vient pas de la montagne, ou

peut-être que si » (p. 55). On apprend aussi l'existence d'un véritable répertoire de motifs graphiques, chaque motif étant nommé ; on découvre ainsi des noms tels que « dessin avec des courbes », « œil » ou « dessin de l'arête de poisson » – dont les exégèses sont assez flottantes (p. 63). « Nos dessins, affirme la narratrice, ne se trouvent pas dans les livres, nous les gardons dans notre tête. Notre tête est comme un livre où nous voyons les dessins avant de les reproduire » (p. 62).

- 9 Enfin, les remarques d'Agustina Valera Rojas sur le chamanisme sont précieuses dans la mesure où celle-ci n'est pas chamane. Elle nous offre donc un regard extérieur, non initié, sur le chamanisme shipibo. Les descriptions se font alors à la fois plus denses et plus fragmentaires. On en extraira seulement celle du chamane *meraya* (cette institution a aujourd'hui disparu) : celui-ci pouvait être « possédé » par les âmes de défunts (*mawa kaya*) qui parlaient à travers lui quelques mois après leur décès afin de désigner les sorciers coupables de leur mort. D'après ce témoignage, il n'est donc pas impossible que la distinction mal connue chez les Shipibo entre les chamanes *meraya* et *onanya* recoupait, fut un temps, une distinction entre un rituel où le chamane prêtait sa voix aux morts dans le cadre d'une interaction verbale peu formalisée (p. 114) et un autre rituel, plus classique et encore réalisé aujourd'hui, où le chamane, à des fins thérapeutiques, « voyage en haut (*nai*) » et « chante en suivant les esprits (*rae*) » (p. 122). Un tel dualisme institutionnel semble assez répandu en Amazonie où il peut prendre diverses formes.
- 10 J'ai gardé pour la fin l'évocation de la manière dont Agustina Valera Rojas parle du destin *post mortem* des Shipibo. Je me contenterai de la citer car il me semble qu'on y trouve résumée la tonalité de ce livre singulier (p. 113) : « Nous ne savons pas où s'en va l'âme des morts. On dit (*según dicen*) que les morts s'en vont en amont du fleuve, où vit le Dieu Para Inca, où vit l'Inca ; c'est ainsi qu'on dit (*jaskara yoikanai*), mais en vérité, nous, nous ne savons pas si les morts vont réellement là ».

AUTEURS

PIERRE DÉLÉAGE

Research Scholar, UC Berkeley